

## **LA MAIN DANS LA POCHE**

Ils ne s'en aperçurent pas tout de suite, ce ne fut qu'au milieu de la matinée que le facteur, passant la maison, vit les volets ouverts, le soleil printannier pénétrant à flots par les fenêtres, également ouvertes. Il s'arrêta donc au café et claironna la nouvelle au patron derrière son comptoir et aux quelques habitués devant leur bière « l'ancienne cure est habitée ! J'ai vu les fenêtres ouvertes ! »

Cette cure était un petit édifice en pierres, simple mais joli, avec un jardinet entouré de murs. Il n'y avait plus de prêtre à demeure depuis longtemps dans cet agréable village du Pas-de-Calais dans le pays verdoyant des 7 Vallées que traversait la Canche, rivière nonchalante. La propriété était à vendre depuis longtemps, mais jusqu'ici n'avait intéressé personne : trop petite pour une maison familiale, peu intéressante pour une maison secondaire dans ce village endormi.

« Tu as vu les propriétaires ? A quoi ressemblent-ils ? Tu connais leur nom ? » Les questions fusaient, auxquelles le facteur ne pouvait répondre.

La nouvelle fit rapidement le tour du village. On vit dans l'après-midi arriver un camion de déménagement, pas très grand, il put entrer par le portail qui se referma sur lui. Le lendemain ce furent les véhicules d'un menuisier et d'un électricien. Le portail les engloutit également. Ce n'était pas des gens du village, on ne saurait rien par eux.

Les commentaires allaient bon train. Cette maison, on avait dû la faire visiter avant de la vendre mais étant donné les murs d'enceinte on n'avait rien vu. Et puis, l'habitude de la voir fermée on n'y prêtait plus attention.

On se souvenait du vieux curé qui y avait habité en dernier, il était fou de jardinage et on pouvait voir les roses merveilleuses qu'il cultivait en passant devant son portail qui n'était fermé que la nuit.

Ce fut la demoiselle de la Poste, unique employée du modeste bureau sis dans les locaux de la mairie, qui fournit le premier indice : un monsieur était venu faire un envoi en recommandé et en remplissant les papiers elle s'était aperçue que c'était l'habitant de l'ancienne cure, elle connaissait donc son nom : Jean MARCHAND. C'était un homme de taille moyenne, genre sportif mais soigné, la soixantaine, cheveux gris, yeux bleus. Elle avait essayé d'entamer une conversation, mais il avait coupé court en lui plantant son regard clair dans les yeux et en la gratifiant d'un « merci madame » courtois mais net.

Le surlendemain, il avait été vu au volant d'une voiture... un parisien selon l'immatriculation. A l'arrière du véhicule, une multitude de sacs à l'enseigne du supermarché du gros bourg voisin. La petite et seule épicerie du village n'aurait donc pas sa pratique, mais peut-être le boulanger ?

On vit rapidement que l'homme était seul, on entendait par les fenêtres ouvertes des bruits de scie, de marteau. Ce devait être un bricoleur. Le village n'était pas très grand, on se connaissait tous ; toutes les personnes du même âge avaient dû se trouver sur les bancs de l'école sous la férule de Madame CRUCHOT « la cruche » comme ils l'appelaient entre eux familièrement, et encore aujourd'hui alors qu'elle est percluse de rhumatismes et quasiment aveugle par le grand âge, et qu'ils s'ingénient à tour de rôle à lui porter toute l'aide nécessaire pour la maintenir dans sa petite maison. Les autres étaient les conjoints de ces anciens élèves.

Jean MARCHAND donc, menait une vie régulière cependant. On le voyait aller et venir dans le village, tous les jours il achetait son journal au café, et parfois des revues et du tabac pour la pipe. Le patron avait lui aussi essayé d'entrer en

conversation, peine perdue, cet homme avait une façon de vous regarder qui vous interdisait toute indiscretion mais ne se départait jamais de sa courtoisie. Le boulanger ne le vit pas non plus. D'autres fois, on le voyait se diriger vers la Canche pour une promenade ou bien parcourir la campagne par les petits chemins de terre. Il avait le pas souple et cadencé d'un ancien sportif.

On s'aperçut vite d'un fait étrange : sa main gauche était toujours enfoncée dans sa poche ce qui faisait tomber un peu son épaule de ce côté. Le cafetier fut attentif : effectivement il plongeait la main droite dans sa poche et en sortait le prix du journal qu'il mettait sur le comptoir puis toujours de la même main prenait le journal sur le présentoir, Avait-il une main atrophiée ? De naissance ou accidentellement ? Ou peut-être pas de main du tout ? Les commentaires allaient bon train parmi les clients du café. Dans un village on se connaît tous ... On discute ... Alors cet inconnu qui tombe du ciel pour ainsi dire, qui surgit un beau matin, dont on ne connaît que le nom, frappé en plus de cette anomalie qu'il semble cacher au fond de sa poche, il faut qu'on en sache plus sur lui. On a bien essayé d'interroger le maire, lui il devait savoir, mais il avait ricané sans rien dire et comme la secrétaire de mairie était sa fille, on n'en saurait pas plus !

C'est ainsi qu'une certaine surveillance se met en place, de la curiosité sans plus, pas de malveillance. Comme il fait beau, les fenêtres sont souvent ouvertes, les femmes en vaquant à leurs travaux ménagers surveillent les rues peu nombreuses même les enfants vont rôder autour de la maison mais les murs sont hauts le portail en bois plein fermé.

Vient l'été. Cela fait plusieurs mois que l'ancienne cure est occupée, son propriétaire toujours aussi énigmatique mais pas du tout désagréable, il salue tout le monde, sourit même lorsqu'il croise des enfants qui lui lancent des « bonjour monsieur » tonitruants. Il va quelquefois chercher dans sa poche, de la

main droite bien sûr, quelques pièces en leur recommandant de s'acheter des bonbons, recommandation superflue semble-t-il. Il part souvent avec sa voiture le matin pour ne revenir qu'en fin de journée. Peut-il va-t-il sur une des plages de la Manche, ou visite-t-il les environs : Arras et son magnifique beffroi par exemple, ou Hesdin encore plus proche avec la Place d'Armes, la délicate Bretèche devant l'Hôtel de Ville et son église.

Avec la chaleur il porte des vêtements légers mais toujours une veste ou un blouson et sa main enfoncée dans la poche gauche. Plusieurs personnes l'ayant croisé au volant de sa voiture ont pu affirmer qu'il avait bien deux mains et que la gauche semblait normale ; mais l'était-elle vraiment, aperçue aussi rapidement ? Deux gamins qui s'étaient faits la courte-échelle pour voir par-dessus le mur de la propriété ont raconté qu'ils l'avaient vu tailler ses rosiers avec les deux mains.

Ce fut le cabaretier qui déjoua l'énigme. Un beau matin, Jean MARCHAND s'arrêta chez lui pour prendre le journal ainsi que deux revues. Les habitués étaient là, prenant leur première bière dans la chaleur estivale. Après avoir tiré les pièces de sa poche pour régler, il prit à pleine main les imprimés quand il vit un verre poussé vers lui et entendit « Allez monsieur, vous êtes des nôtres maintenant, acceptez le verre de la bienvenue ». Que faire en pareil cas sinon remercier et sortir la main gauche de sa poche puisque l'autre était embarrassée, et prendre le verre pour le porter à ses lèvres ? Une belle main musclée aux ongles réguliers ... identique à l'autre ... Il commanda une tournée générale et s'esquiva en bredouillant une excuse, la main gauche enfoncée dans la poche.

Les clients et le patron dégustèrent cette tournée généreuse en se faisant part de leurs réflexions ; cette fois-ci ils l'avaient bien vue cette main, et de près. Elle n'avait rien d'anormal. On en arriva vite à la conclusion : c'était la poche qui

recelait quelque chose qu'on ne désirait pas montrer. Il se fit des tas de suppositions :

- « il étreignait la clé de sa maison de peur de la perdre », certainement pas ! Il n'avait pas la tête d'un étourdi !

- « et pourquoi pas un médicament à prendre en cas d'urgence ? C'était peut-être un grand malade ? » Il n'en donnait pas du tout l'impression.

- « son portefeuille et ses papiers ? » Non, c'était trop important. Un jeune plein d'imagination lança :

- « c'est peut-être un espion, il est armé pour se défendre contre tout attaquant ».

On lui conseilla de moins regarder de films policiers à la télévision.

Et l'on ne savait toujours rien ... Cela devenait agaçant...

Ce fut la femme du menuisier qui fit une étrange découverte. Juliette était une petite femme accorte et pleine de vie, une petite soixantaine. Les enfants ayant quitté la maison et son mari très occupé à l'extérieur, elle avait beaucoup de loisirs et en profitait pour se livrer à sa passion ; la culture des fleurs. Son jardin était un foisonnement harmonieux de couleurs, les fleurs se mêlant aux arbustes et se diversifiant au fil des saisons. Aussi passait-elle énormément de temps dans son jardin. Sa maison était la dernière du village et donnait sur la campagne, ce qu'elle appréciait

Elle s'aperçut donc que Jean MARCHAND, qu'elle connaissait si peu, qu'elle croisait parfois et qui la saluait courtoisement, lorsqu'il sortait du village pour se promener dans la campagne, bien vite perdu de vue sous les arbres, se retrouvait au cimetière, qu'elle seule pouvait voir de sa maison. Pure curiosité ? Elle ne pensait pas. Sans y prêter une oreille attentive elle avait cependant entendu les rumeurs qui couraient sur cet homme dont tout le monde s'ingéniait à percer le « mystère ».

Elle aussi devint donc attentive. Ainsi, un jour elle le vit sortir du couvert des arbres et entrer dans le cimetière un bouquet de fleurs à la main. Plus de doute maintenant, il avait un lien avec une personne enterrée là. Elle scruta en vain mais ne vit pas de quel côté il se dirigeait, et au bout d'un moment l'aperçut dans la campagne. Elle se souvint alors de la petite porte arrière du cimetière qu'elle croyait condamnée.

Elle allait en avoir le cœur net. Elle coupa quelques roses dans son jardin et prit le chemin du cimetière afin de fleurir la tombe familiale. La vieille grille grinça sur ses gonds rouilles, des insectes vibraient dans le chaud soleil, quelques cyprès apportaient un peu d'ombre. Le petit cimetière semblait dormir dans la torpeur de l'été. Elle eut vite fleuri la tombe et commença à parcourir les allées. Un bouquet de fleurs fraîches devait pouvoir se trouver facilement. Mais pas de fleurs, ou très peu, et déjà fanées

Elle allait par les petites allées et se souvint du caveau des ROQUE VILLE situé un peu à l'écart, et s'y rendit. Un splendide bouquet était posé à même la pierre, plus aucun doute. Les ROQUEVILLE possédaient une usine de textiles aux environs de Roubaix. Monsieur ROQUEVILLE était originaire du village où il avait fait construire une agréable maison ; il y avait fini ses jours avec son épouse. Son père à la retraite, le fils avait assuré la continuité de l'affaire. Il vivait à Lille, marié avec une petite fille : Anne. Juliette la connaissait bien car elle passait toutes ses vacances chez ses grands-parents. Elles faisaient de grandes promenades dans la campagne et se confiaient leurs secrets d'enfants. L'adolescence les sépara un peu, Anne passait des vacances studieuses en Angleterre. Et brusquement, son père décéda d'un accident cardiaque. Juliette ne vit Anne que le jour de l'enterrement ; elle repartit à Lille le soir même avec sa mère.

Les souvenirs affluaient à l'esprit de Juliette au fur et à mesure qu'elle déchiffrait les noms et les dates sur la pierre tombale. Anne lui avait écrit pour lui faire part

de son prochain mariage, lui décrire l'homme qu'elle allait épouser, qui dirigeait des chantiers pétroliers aux quatre coins du monde, et son immense bonheur. Et puis plus rien, le bonheur fait oublier les amis, c'est bien connu. Juliette, elle, épousa Roger et resta au village.

Et un jour la nouvelle frappa les habitants comme un coup de tonnerre : Madame ROQUEVILLE venait définitivement s'installer dans la grande maison avec une personne dévouée à son service. C'était à la suite d'une grande tragédie : Anne et sa petite fille Claire venaient de disparaître brutalement. L'avion qui l'amenait en plein Sahara voir son mari avait disparu en mer. Juliette lisait l'inscription cruelle « à la mémoire de.. » et une date. C'était il y avait 35 ans. Comment avait-elle pu l'oublier elle aussi ? L'année suivante la mère mourut épuisée par le chagrin, non sans avoir légué à la commune sa belle maison qui avait été convertie en Maison de la Jeunesse.

Juliette était bouleversée, agenouillée et les yeux remplis de larmes elle ne vit Jean MARCHAND que lorsqu'il fut à son côté. Elle se leva vivement et murmura en s'essuyant les yeux « Petite fille, Anne était mon amie ». Il la regarda profondément, ce n'était plus le regard froid et courtois habituel, ses yeux embrumés étaient pleins de tristesse. Il fit alors une chose : il sortit la main gauche de sa poche, elle contenait un médaillon en or assez important qu'il ouvrit et présenta à Juliette, d'un côté une belle jeune femme souriait, Anne avait conservé son sourire lumineux et de l'autre côté, un petit minois entouré de courtes boucles souriait également. Il était donc le mari de Anne et quand elle lui avait décrit leur profond amour, elle ne se trompait pas, il perdurait.

Il remit le médaillon dans sa poche sans rien dire, posa une main appuyée sur l'épaule de Juliette et mit un doigt devant sa bouche. Elle hocha la tête, oui elle serait muette. Il avait dû attendre la retraite pour revenir dans ces lieux où Anne avait été heureuse, où la seule trace d'elle et de son enfant était une inscription dans la pierre. Il n'avait pas tenu à dévoiler

son histoire être l'objet de commentaires, même s'ils n'étaient pas malveillants.

Elle le comprenait, elle n'en parlerait jamais mais dorénavant les plus belles roses de son jardin seraient pour Anne et Claire.